



Marie Berchoud

La vieille qui aimait les livres

Hommage à Louis Sepulveda

Marie BERCHOU

La vieille qui aimait les
livres

© Marie BERCHOUD, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5949-7

Librinova”

Courriel : contact@librinova.com

Internet : www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture : arbre-livre, merci à Pinterest

Hommage à Luis Sepulveda¹

Avertissement

Ce qui va être raconté dans ces pages présente une particularité : rien ne serait arrivé si, avec les livres, Gaby n'avait aussi aimé Jules, et le rhum ambré.

I. Dans le couloir des possibles

Bientôt minuit. Par la fenêtre ouverte, la brise de mai se glisse, douce et soufrée, porteuse d'orages. La lune campe au-dessus des toits, fine comme une pelure d'oignon. Nouvelle lune, nouvelle vie ? *Parlez pour vous, mesdames les saisons !*

Gaby fulmine, elle n'arrive pas à dormir, et misère ! plus de rhum ambré, rien, pas une goutte. Ah, la petite goulée pour le bien-être : tu portes la fiasque ouverte à tes lèvres, le liquide coule dans ta gorge, une tiédeur miellée t'enveloppe ; forte de cette présence, tu t'assoupis.... Mais la bouteille est vide. Que faire ? Aller à la source du rhum, chez Jules ? Elle sait et ne sait pas, elle hésite.

Pourtant, Jules et Gaby, Gaby et Jules sont du même village et liés depuis la petite école. Ensuite chacun a fait ses études, sa vie, son chemin, lui à Paris et en Amérique, tandis qu'elle restait là, au village puis en ville pour le travail. Et les voilà aujourd'hui, elle côté filles, lui côté gars, dans la même résidence, à trente kilomètres de leur village d'enfance. Il l'a rejointe en février dernier, trois mois déjà, quand elle y était depuis octobre 2018. C'est comme si leurs mains s'étaient rapprochées pour se rejoindre au-dessus des années enfuies. Émue, Gaby pose ses deux mains sur ses seins. La mémoire et l'amour y battent comme la vie et la mer. Y renoncer ? Jamais.

Il a quand même fallu un peu de temps pour ces retrouvailles. Ils étaient timides, bien plus que des enfants. Le premier, Jules a dit qu'il venait la rejoindre. Et qu'ils étaient tout près du village. Mais lui, un monsieur, il aurait pu loger mieux, s'était dit Gaby, tout en tressaillant d'aise car ce n'est pas rien d'être choisie. Choisie à nouveau. Il avait ensuite fallu plusieurs mois pour qu'ils se retrouvent et s'apprivoisent. D'abord la conversation, « ici, on est dans le vrai, tu comprends, Gaby ? », puis les caresses, mains et mots, « le vrai, c'est toi, avec toi », et la fusion des corps à leur rythme.

Gaby ferme les yeux, s'étale et savoure. Manque le rhum ambré de Martinique. Là-bas, c'est la France et on est presque en Amérique, où elle ira un jour, avec Jules, quand il sera en meilleure forme. Il y est bien allé, lui... Vingt ans, déjà. Elle était alors très occupée. Il avait filé, un besoin, lui avait-il écrit, elle a toujours sa lettre. Le résultat ? Elle aussi a eu envie d'Amérique. Et c'est

maintenant, car le rhum ambré, Jules en a dans son placard. Et s'il dort, elle peut y aller sans le réveiller. Elle lui laissera un petit mot, voilà. Il y a toujours du papier et des stylos sur sa table. Hop, c'est décidé.

Gaby se lève, enfiler son peignoir rouge cerise, entrouvre sa porte de chambre et se glisse dans le couloir. Seules brillent les loupottes de nuit à l'usage des travailleuses en vert et blanc, et des insomniaques : elle, parfois, et Blandine quand le somnifère ne suffit pas ; ces nuits-là, Blandine passe et repasse dans le couloir en bredouillant « Au feu, au feu, y a le feu à la ferme, vite ! les pompiers, vite, les pompiers ! ». La ferme de ses parents a brûlé quand elle avait huit ans, elle revit l'incendie la nuit. Comme s'il n'y avait pas mieux à faire : un homme, ça sert à quoi ? vous faire oublier votre enfance pourrie. Mais Blandine et un homme, ah ah ! Gaby se gronde en silence : *Stop ! tu es méchante !*

Gaby la réaliste pleine de rêves en a trop vu dans sa vie pour croire encore à quoi que ce soit. Justice, paix, concorde et fraternité, on a les frontons des mairies, pour ça, et les statues en places publiques, là où on élevait jadis les bûchers. Il y a aussi la télé, avec *Plus belle la vie*, leur série sans fin...

Et puis elle a son objectif, elle file vers Jules, son amour et son rhum. Mais avant sa porte, il faut dépasser celle du bêtard toujours entr'ouverte, car il espère choper une fille. Un jour qu'il avait soi-disant le poignet cassé, il lui a demandé de remonter la fermeture de sa braguette ! Il aurait porté un Levi's 501 moule et démoule-tout, ç'aurait été pareil. Chez eux, au village, on appelle les gens de cette sorte des *quatenchiffe*, des bons à rien, des nuls : *4 en chiffre* — parce que ce chiffre-là ne tient que sur une seule jambe.

Gaby chemine à pas glissés. Ce pensionnat ressemble à tous les autres, se dit-elle, deux couloirs en enfilade, d'un côté les gars, de l'autre les filles, et au milieu, la piaule des surveillantes de nuit. Et vlan, la surveillance ! un coup à l'épaule envoie Gaby sur le carrelage. Au-dessus d'elle, la Sabine en furie : « Au lit, et vite ! Sinon j'appelle le gardien avec son chien ». Une voix d'homme venue de derrière dit alors : « Laisse-la se relever, elle va y aller, au lit, allez, viens ». Gaby se redresse, et guigne vers celui que la surveillante héberge la nuit. S'il est aussi charmant que sa voix... Gaby rajuste sa nuisette et son peignoir, et repart d'où elle vient. Patience, se dit-elle. La porte de la surveillante se ferme, le couple a disparu.

Gaby regagne sa chambre, le cœur gros. Elle s'assoit dans son fauteuil, ouvre

son livre, *L'Arbre-Monde*, et retrouve l'histoire contée par Richard Powers, qui est aussi son histoire. Elle aime la couverture autant que l'intérieur où est la vie. Tant de livres mentent, surtout ceux qu'on trouve ici. Par bonheur, Jules a ses fournisseurs. Elle plonge dans sa lecture. Les personnages se croisent au fil des chapitres et là, elle est avec cette Mimi, dont le grand-père venu d'Asie a planté un mûrier. Ce n'est pas sa préférée, elle va avancer, retrouver d'autres familles ayant un arbre dans leur vie.

Elle, Gaby, son arbre ? Elle revoit le cerisier, et puis les pommiers, les pruniers... Mais ce n'est pas l'arbre spécial que chaque famille a planté, tel un double visible à l'arbre généalogique portant son histoire. Pour la Mimi de *L'Arbre-Monde*, il y a la migration d'Asie vers l'Amérique. Mais chez eux ? Les paysans n'ont pas d'arbres qui ne rapportent pas. C'est cela aussi, leur pauvreté ? Chez Jules, le père avait planté un arbre de Judée, c'est peu courant. Elle le voyait de sa fenêtre de chambre, avec sa floraison rose vif au printemps puis son feuillage pourpre. Il doit être dans sa beauté, ces temps-ci, quel dommage... Non, oublie, Gaby, t'es là parce que et point. Mais chez Jules, cet arbre gardait quels souvenirs ? Elle ne peut connaître la pensée du père de Jules, il est mort. Maintenant, cet arbre est leur arbre, à Jules et elle, et son histoire, la leur, pourrait se trouver dans les pages de *L'Arbre-Monde*, il suffirait qu'ils la racontent.

Au bout d'une vingtaine de minutes, le livre ouvert sur les genoux de Gaby a emporté son rêve jusqu'au chapitre suivant où la famille change. Alors elle pose le livre, boit un verre d'eau, consulte sa montre.

Et repart vers Jules à pas glissés. Personne. Allez, on avance, hop, hop, en souplesse et en silence. Mais un couinement puis un glissement signalent que le bêtiot à la braguette vient de mettre un pied dans le couloir : somnambule ? En tout cas, il ne lui refera pas le coup, avec son affreux pyjama de pilou à rayures, et rien qu'une couture ouverte pour braguette. Misère ! Aucune envie de voir son oiseau, à celui-là. Gaby fonce, le gratifie d'un coup de coude dans la poitrine, et le pousse dans sa chambre.

Alors, la porte de Sabine la surveillante s'entrouvre sur un rai de lumière. Sûr, elle va exfiltrer son bel homme à la voix d'or par la porte de sécurité incendie au fond du couloir. Vite, Gaby empoigne le bêtiot et s'engouffre avec lui dans sa chambre. Elle le pousse vers son lit avec des menaces étouffées, rabat la couverture sur lui et, sans souci de ses pleurnicheries, s'assoit sur son fauteuil le

temps que cessent les pas de la surveillante et son amant vers l'issue de secours. Kloung, la porte se referme. Puis Sabine revient seule à sa chambre. Gaby compte une minute en plus, au cas où Sabine aurait oublié quelque chose, mais rien, la voie est libre.

Sans un regard pour le bêtard figé dans son lit, Gaby se lève, entrouvre la porte, inspecte le couloir à droite, à gauche, puis repart et ouvre enfin la porte de Jules. Mais il est... comment dire ? En compagnie, et ça pue la pétasse. Une grosse assise sur son ventre lui joue la 7^e symphonie en flûte majeure, et ça y va !

Ah, ça ira, oui ! Gaby empoigne le fauteuil à sa droite, les deux mains de chaque côté du dossier, bois et acier, plastique et rembourrage ; des fringues, un sac trop plein glissent à terre ; et schlok, Gaby fracasse l'objet sur le dos de la salope, une greluche dans les soixante-quinze balais ! En se brisant, le bois fait un bruit à fendre une souche rebelle et l'objet se décompose. Anita, la traînée geignarde et puante, glisse au sol.

Et Jules ? Immobile, yeux clos, débordant. Urgence, filer. Gaby s'esquive, ses chaussons sur sa poitrine. Le bruit d'acier ? Sans doute les ressorts du rembourrage, certains sortaient un œil crochu. Mais basta, tout est allé vite. Oublié, le rhum. Quand ça se bouge et parle à l'étage, Gaby est recouchée, angélique.

Un moment plus tard, la directrice du château-hôtel des Seringas, madame Aline Ducret, passe dans chaque chambre. Arrivée à celle de Gaby, elle trouve sa pensionnaire mains sur la poitrine, yeux clos, l'air d'habiter de beaux rêves, et la bouteille de rhum vide en vue. Pourtant, ça crie de partout, l'ambulance, le médecin, les papiers... ça crie aussi dans le cœur de Gaby : *quelle rage m'a prise, pourquoi j'ai fait ça, cette folie, je voulais juste du rhum*. La directrice donne ses consignes à Sabine, et redescend au front des bureaux. Petit à petit, le vacarme décroît puis s'apaise.

Gaby glisse dans le sommeil pour plusieurs heures. Elle s'éveille avec l'aurore, chauffe de l'eau dans sa bouilloire planquée en bas de son placard, et se fait un café. Puis elle attrape son cahier pour écrire. Des choses qui détourneront l'attention d'elle et lui feront un alibi. Parce qu'elle s'est mise dans la mouise avec son geste de colère. En plus, certains ici savent pour sa mère, morte folle, et ils ne se privent pas de dire qu'elle aussi est dingue. Alors Gaby compose sa

rédaction d'alibi :

« Ce bâtiment où nous vivons est un ancien château devenu couvent, comme il y en a beaucoup en Bourgogne et surtout chez nous dans l'Yonne. Il est bâti en U. Au rez-de-chaussée de l'aile principale, il y a les salons de convivialité (comme écrit sur les portes), les bureaux de l'administration et, dans l'aile droite, des chambres médicalisées avec une salle de consultation, une autre de radiographie et d'autres soins comme la dialyse. Au premier étage, il y a nos chambres : les filles d'un côté de l'escalier, de l'autre, les garçons. Autrefois, ce couvent était un couvent d'hommes, un historien nous a expliqué ça, mais j'ai oublié quel ordre c'était, des Dominicains, ou des Chartreux ou... non, pas Cîteaux ni Cluny.

J'apprécie le calme, et le parc. Ce que j'aime aussi, c'est, sur la gauche, côté rue (je vais faire un plan), le jardin entouré d'un mur de pierres sèches et d'un grillage fin rempli de buis serrés. Hélas, ce jardin est en friches et on n'a pas le droit de le soigner, ni même d'y aller. J'ai demandé, parce que j'aimerais arracher les mauvaises herbes et bêcher, retourner la terre pour planter. C'est beau, la terre. Ce jardin abandonné est posé contre l'aile gauche, qu'on appelle « patrimoniale » (comme écrit sur le plan à l'entrée dans le vestibule du rez-de-chaussée). Dans cette aile gauche, il y avait la pharmacie et l'herboristerie, ce qui était presque pareil dans les temps anciens, où les moines spécialisés là-dedans venaient cultiver leurs herbes, cuire et touiller leurs potions magiques pour soigner les populations locales »

Gaby se relit, pose son cahier, le ferme et le caresse avant de l'enfouir dans sa cachette, la poche intérieure de son sac. La journée qui vient sera spéciale. Il va falloir l'affronter. Elle entrevoit déjà des bataillons d'uniformes venus lui demander des comptes, sur elle, ses choix, sa vie, ses gestes, dont le dernier.

Et pendant ce temps-là,

Jules longe le couloir des chambres, 7, 6, 5, 4, 3...

A mal à son épaule gauche, bien enflée,

Descend l'escalier qu'une fenêtre cathédrale éclaire,

Se traite de sale crétin, de nul, tiens, ça rime avec son prénom ;

Ce qui lui est passé par la tête (la tête ?) ! Pas eu assez d'ennuis avec les